



Encore et toujours, comme une obsession, ces mots vous poursuivaient sans cesse, venaient troubler votre repos, tinter à vos oreilles quand, accablés de fatigue, vous vous étiez endormis. Non, pour vous, il n'y avait pas de sommeil; pour vous il n'y avait pas de longues heures de calme. Vous n'aviez pas le droit de dormir, vous n'aviez pas le droit de vous reposer.

L'homme, ingrat, vous le faisait bien sentir.

Dans les tranchées et les boyaux il y avait quelque mort à relever et à enterrer; il y avait toujours quelque chair pantelante, quelque bras ou quelque crâne défoncé dont la vue agaçait les hommes. Et vous arriviez, vous preniez tout cela avec vos doigts rougis et terreaux et vous l'emportiez dans une toile de tente...

... petit paysan des Vosges avec toujours un bon sourire sur les lèvres. Lui aussi ne connaissait pas la fatigue, ne refusait jamais ses services, et semblait n'avoir jamais rien fait d'autre que son métier de brancardier. Il ne comprenait pas qu'on pût rester sans rien faire. Ce qu'il lui fallait, c'était de longs boyaux pleins d'eau, dans lesquels il devait manier le lourd brancard. Alors, il se sentait dans son élément, fendait sa bouche jusqu'aux oreilles, lançait quelques bonnes plaisanteries, un peu lourdes, et empoignait son brancard de ses deux bras vigoureux de paysan. Quand il ne trouvait pas de blessés à relever, il partait «à la découverte d'un copain disparu», comme il disait lui-même.

Un jour, il partit ainsi chercher un officier tombé entre les lignes. Ses camarades ne s'aperçurent-ils pas qu'il était sorti? Le prit-on pour un ennemi? Une sentinelle française, un maladroit, le vit et fit feu. Il tomba.

On le retrouva quelques jours après, couché sur le corps du blessé qu'il était venu chercher.

Ceux-là furent des héros sans le savoir, et semblaient ignorer la peur. Celui-ci fut différent, mais non moins sublime.

C'était l'homme le plus petit de la compagnie, mais un des plus spirituels; sorti du pavé de Paris, la bouche pleine de chansons, les yeux pleins de malice; il passa au début pour un peureux. On disait qu'il était «froussard». Et de fait, on le vit maintes fois baisser la tête, ou s'esquiver d'une besogne dangereuse. Il s'aperçut un jour qu'on se rendait compte de sa peur, qui n'était peut-être qu'une répulsion instinctive, et qu'on commençait à le tourner en ridicule. Alors, son caractère de jeune gavroche se révolta, et comme un gamin de Paris admet rarement qu'on se moque de lui, il employa toutes les

forces de sa volonté à faire disparaître cette réputation qu'on lui avait faite.

Et il y arriva si bien, que bientôt on le connut comme un des plus braves.

Par un effort d'énergie admirable, il dompta la première répulsion qu'il avait eue à toucher un cadavre cu à relever un blessé.

Il ne voulait pas qu'il fût dit qu'il avait peur.

Chaque fois qu'il y avait un blessé entre les lignes, il regardait, pour aller le chercher qu'il fût seul. Alors il partait et ramenait son camarade.

D'abord, cela étonna. Bientôt on s'aperçut qu'il devenait un brave, et on le respecta. Mais, pour parvenir au but qu'il voulait atteindre, pour dompter sa répulsion naturelle, il n'y avait rien qu'il ne surmontât, il n'y avait pas de mitrailleuses qui pût l'en empêcher.

Un jour, un obus le broya dans un boyau, au moment où, par un admirable effort de volonté, le petit gavroche était venu à bout de toutes ses craintes et s'était élevé jusqu'au rang des plus braves.

« Cette petite grande âme venait de s'envoler. »

« Brancardiers.. Brancardiers.. »

Vous étiez trop simples, vous étiez trop courageux. Les balles cherchent les héros. Vous étiez trop beaux pour vivre. La mort vous à tous appelés à elle l'un après l'autre; et maintenant il ne subsiste de vous tous qu'un seul, trop meurtri pour revoir jamais le bois qui fut votre lieu-ciel glorieux...

Tant d'émulation vous tuait chacun à son tour. Le gouffre vous attirait. Vous n'entendiez pas les balles, porteurs de la mort, qui bourdonnaient à vos oreilles comme des abeilles.

Vous partiez en plein jour, n'écoutez que la plainte des blessés, jusqu'au moment où vous receviez une balle tirée par quelque lâche sentinelle ennemie.

Alors, comme un grand arbre qui tournoie, vous tombez lourdement à terre, en emportant dans la mort le corps que vous étiez venu relever.

Hélas! durant les longs mois de souffrance et d'héroïsme que la division passa au bois Le Prêtre, d'autres aussi payèrent de leur vie le simple accomplissement de leur devoir.

Comme les brancardiers, plus d'un agent de liaison rencontra la mort, en portant les ordres aux sections.

Leur tâche fut rude, surtout dans ce bois où la circulation ne se faisait que par des boyaux souvent impraticables, et dans lesquels, la nuit, il était impossible de se retrouver.

Et pourtant, il fallait porter les ordres, il fallait passer à tout prix, trouver l'abri du commandant et demander du renfort, puis remonter quelquefois sous un



Mais sa figure s'illumina d'un sourire franc. Il trouvait cela très drôle.

On avait beau lui dire : « Mon petit D..., ne passe pas par ce boyau, il est pris en enfilade par les balles »; il répondait avec un bon petit rire dédaigneux :

« Qu'est-ce que ça peut faire ? Aujourd'hui ou demain... Vous savez bien qu'on ne sort jamais de ce sale bois. Vous en faites pas : si je dois être tué, je serai tué, comme les copains. »

Et il s'en allait porter son ordre, sans entendre les balles qui sifflaient et ricochaient sur les pierres avec un bruit sec.

Il était si petit et courait si vite, qu'elles ne devaient pas le voir.

\* \* \*

Trois fois on avait essayé de la prendre, et trois fois on avait été contraint de se retirer sous les mitrailleuses qui décimaient invariablement la compagnie. Les uns prétendaient qu'elle était bétonnée, d'autres qu'elle était simplement bien défendue; toujours est-il que l'on décida un jour de faire sauter cette tranchée ennemie que l'on croyait imprenable.

Il fallait faire une mine.

Le soir du jour où l'ordre était venu du poste du commandant, un sergent du génie vint dans la tranchée, examina l'endroit, et choisit une équipe de quelques hommes, des mineurs du Nord, qui devaient travailler huit heures avec les soldats du génie, et se reposer ensuite huit heures; travail pénible et dangereux, à l'accomplissement duquel plus d'un trouva une mort obscure au fond du sombre souterrain.

Dans cette lutte de mines et de sapes qui se poursuivait pendant tout l'hiver 1914-1915, les soldats du génie accomplirent magnifiquement et simplement leur devoir.

En manches de chemises, ils entraient à genoux dans la sape, se déchiraient les vêtements aux pierres des parois, puis piochaient pendant de longues heures avec un courage tranquille, risquant toujours de rencontrer quelque ennemi contre lequel ils devaient se défendre à coups de couteau, ou de sauter par l'explosion d'un camouflet.

Héros inconnus de la besogne la plus ingrate, ils étaient d'autant plus beaux que leur lutte, faite uniquement d'endurance et d'efforts patients, n'avait pas l'éclat d'un combat livré aux yeux de tous. C'était à plusieurs mètres sous terre qu'il leur fallait, seuls, se défendre contre un ennemi rencontré au fond de la sape.

Puis, lorsqu'un camouflet explosait, s'ils n'étaient pas tués, broyés ou asphyxiés, ils restaient parfois plusieurs heures emmurés, à demi écrasés, dans un trou obscur. Alors ils creusaient, ignorant souvent la direction, se trouvaient tout à coup sous la tranchée allemande, et pour ne pas être faits prisonniers, se remettaient à creuser en sens inverse, et après parfois plusieurs jours



bombardement, et retrouver la section peut-être anéantie ou prisonnière.

Que de braves rencontrèrent ainsi la mort au détour du chemin !

Un sifflement sourd, un éclatement brusque, et l'agent de liaison tombait, le corps lacéré par un obus.

Quelques-uns, pour éviter ces boyaux boueux, dans lesquels ils se perdaient ou se déchiraient aux fils de fer, sautaient en dehors, et couraient à découvert dans l'enchevêtrement des branches.

Tsinn... tsinn... comme un bruit d'abeille. Tsinn... tsinn, et l'homme tombe, avec un petit filet de sang sur sa capote salie.

La nuit, leur mission était plus tragique encore.

Dans la tranchée, brusquement les cartouches viennent à manquer, et l'ennemi prépare une attaque. Le capitaine lance un ordre. L'agent de liaison part, enfille les boyaux en courant, la tête basse, en éclairant son chemin avec sa petite lanterne électrique qui projette son faisceau de lumière éblouissante.

Mais les boyaux ont pris la nuit des aspects inaccoutumés; l'homme se perd, remonte, plonge jusqu'aux genoux dans d'anciens couloirs abandonnés; parfois sa lanterne électrique éclaire brusquement un cadavre couché en travers de la tranchée; il recule un instant, effrayé, passe quand même, et dans le vacarme assourdissant que font les gros obus, sous les branches, les pierres ou les morceaux d'acier qui tombent à chaque éclatement rapproché, il continue à courir, en se heurtant la tête aux parois rocheuses, ou en tombant tout à coup dans la boue épaisse. Sa lanterne s'est éteinte, il cherche son chemin à tâtons, en touchant parfois quelque mort refroidi.

Enfin il arrive à l'abri du commandant, transmet son ordre, et remonte; se perd encore, erre plusieurs heures dans les boyaux et arrive enfin au jour à sa compagnie, d'où son capitaine le renverra peut-être avec une nouvelle mission.

Un, surtout, fut brave parmi les braves, parce qu'il semblait le moins apte à cette rude besogne. Petit, chétif, avec une grosse figure à lunettes, il n'avouait jamais sa fatigue, et eût mieux aimé mourir en chemin plutôt que d'avouer sa fatigue.

Il parlait toujours en courant, roulait de tout son petit corps dans la boue liquide, et reprenait sa marche avec cette rude énergie qui faisait le fond de son caractère. On sentait qu'il luttait, car quelquefois il crispait horriblement sa figure. On le rencontrait partout, courant toujours, souvent très pâle, prenant avec une insouciance admirable et un réel mépris du danger les boyaux balayés par les balles.

Un jour, un gros obus tomba à côté de lui et bouleversa la terre tout alentour; comme il était petit, il n'eut rien,



d'efforts et d'endurance, parvenaient à rejoindre les lignes françaises, exténués de fatigue et mourant de faim.

Travail sombre et sinistre, où l'homme avait à lutter avec cette terre pourrie qui devenait quelquefois son tombeau.

Ah ! quelles furent magnifiques, les compagnies du génie qui entreprirent la conquête de la forêt, et qui, par leurs mines et leurs sapes, aidèrent les fantassins à reprendre pied à pied le bois dans lequel l'ennemi s'était puissamment retranché.

Beaucoup ne se contentèrent pas de creuser leur sape et de faire les mines.

Emportés eux aussi par cette ivresse héroïque, aussitôt le signal donné, ils partaient à l'assaut, devançaient parfois les fantassins pour couper les fils de fer, et, quoique sans fusil, se battaient pourtant comme des démons.

C'est ainsi qu'un soldat du génie sauta un jour dans une tranchée allemande au milieu d'une section de mitrailleurs, tua les ennemis en leur fracassant le crâne avec ses grosses cisailles à fil de fer, puis prenant la mitrailleuse sur son dos, s'en revint tranquillement à l'arrière.

Un autre, un sergent, aussitôt après l'explosion d'un entonnoir, en empêcha l'accès à l'adversaire et tua l'un après l'autre les Boches qui essayaient d'y pénétrer.

Quelquefois encore, on les envoyait, la nuit, poser des réseaux près des lignes ennemies; ils se déchiraient les doigts aux gros fils de fer barbelés enfonçaient le plus silencieusement possible leurs piquets, et recevaient tout à coup une balle tirée par une sentinelle qui les avait surpris.

On avait donc décidé de faire sauter cette tranchée ennemie.

A la nuit tombante, on apporta tout le matériel nécessaire, puis les hommes de la première équipe, ayant enlevé leurs capotes et leurs vestes, se mirent à creuser tour à tour dans la direction de l'ennemi.

« Piochez doucement. Ce n'est pas la peine de nous faire entendre, »

Les sapeurs creusaient lentement, à genoux, en amassant la terre dans une toile de tente que les hommes vidaient au dehors; au bout de quelques instants la sape fut suffisamment avancée pour que deux hommes pussent se tenir couchés dans sa longueur.

Tout à coup, un homme sortit du trou à reculons et dit :

« Ah ! non, on vient de tomber sous une ancienne « feuillée » boche ; il y a tous les papiers et le reste qui vous coule sur la tête. »

Le sergent du génie qui, calme, examinait le travail, dit en riant :

« Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise. Mettez-vous des toiles de tente sur la tête. »

— Ça fait rien, c'est pas propre d'avoir établi leurs cabinets juste au-dessus de nous, répliqua un homme. Mais, qu'ils attendent seulement quelques jours !

— Allez, retournez vite, il ne faut pas perdre de temps. »

L'homme rentra à genoux dans la sape et se remit à creuser.

C'était un de ces mineurs du Nord, un « Chtimi », comme on les appelait, petits, mais trapus, parlant un jargon presque incompréhensible, aimant bien le vin, encore mieux l'alcool — qu'ils appelaient la bistouille — mais tenaces et enragés comme des diables.

Quant ils étaient attelés à un ouvrage rien n'aurait pu les arrêter; seulement, ils se retournaient de temps en temps et demandaient de leur voix gutturale :

« Qu'est-ce qui a une goutte de gniôle là dedans ? »

On leur passait un peu de gniôle, puis ils rentraient dans leur trou, heureux de retrouver leur ancien métier.

« Dis donc, on se croirait dans la fosse 4 à Anzin. »

— Bien sûr, et puis dans une heure, on va manger le briquet. »

Ils piochaient toujours, à la pâle lueur d'une bougie qu'ils plaçaient dans une petite niche, sans prendre garde aux pierres qui déchiraient leurs vêtements, et à la terre qui leur tombait dans le cou, en enfonçant méthodiquement les cadres de bois destinés à soutenir les parois de la sape.

Tout à coup, un homme donna un coup de pioche qui enfonça mollement.

« Qu'est-ce que c'est que ça, dit-il; ça ne sent pas très bon. »

Il approcha sa bougie et reconnut quelques cadavres déchiquetés qui exhalaient une odeur âcre et douceâtre.

« Oh ! moi je ne pioche plus. Il y a des machabés. Sergent, venez voir. »

— Allons, vous n'allez pas vous arrêter. On va vous donner une goutte de gniôle pour oublier l'odeur et vous continuerez. »

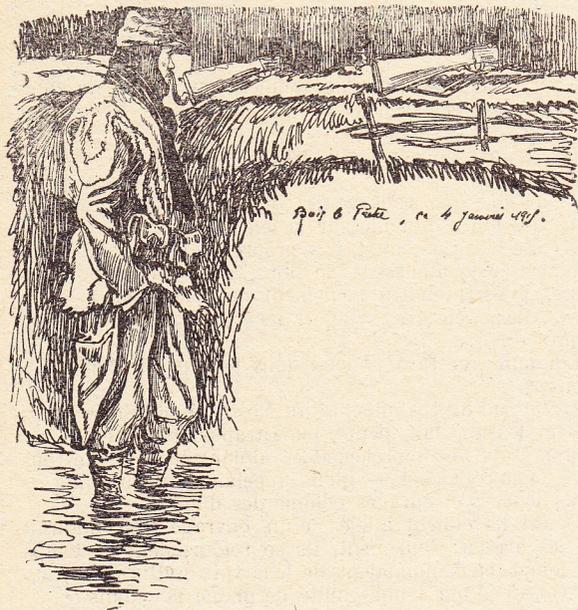
Et les deux mineurs rentrèrent dans leur sape et dégagèrent les cadavres qu'un violent bombardement avait enterrés à plusieurs mètres sous terre.

« Ça ne fait rien, je ne voudrais pas être mineurs dans ce bois après la guerre. »

— Moi j'aime mieux tomber sur un beau filon de houille que sur cette bidoche pourrie. »

En quelques coups de pioche, ils déblayèrent l'obstacle, mirent ces lambeaux d'étoffe et de chair noireie





dans des toiles que les hommes placés derrière eux emmenèrent.

La sape avançait maintenant en descendant, bien droite, avec ses parois et son plafond de bois. Les équipes se relayaient systématiquement, et les hommes creusaient avec entrain, en faisant avancer devant eux les cadres de bois.

Comme le jour arrivait, et projetait une pâle lueur à l'entrée de la sape, un des mineurs s'arrêta tout à coup de piocher, et dit, en se retournant, à son compagnon qui, derrière lui ramassait la terre dans une toile de tente et la passait à un autre homme qui la sortait de la sape :

« Ecoute, on dirait des coups de pioche au-dessous de nous. »

Les deux mineurs, avec cette finesse d'ouïs qui les caractérise, appuyèrent leur oreille sur le sol et écoutèrent.

« Mais oui, on creuse dessous. »

— Ça y est, les Boches font un camouflet pour nous faire sauter. On dirait qu'ils sont à trois mètres. Écoutez. »

Ils remirent leur oreille contre terre, et, en gens habitués à discerner le son, ils reprirent.

« S'ils continuent, dans deux heures ils nous font sauter. Il faut avertir le sergent. »

Les deux hommes rampèrent à reculons en emportant leurs outils, et sortirent de la sape couverts de ter-

re, la chemise déchirée, éblouis par la lumière du jour.  
« Sergent, ils nous camoufflent notre sape. Dans deux heures ils nous font sauter. »

— Eh bien, on va tout simplement les laisser faire, et puis on recommencera. »

En effet, quelque temps après on entendit au fond de la mine un bruit sourd, puis un peu de fumée sortit de l'ouverture.

« Attendez un moment que les gaz soient passés, puis vous retournerez travailler; et emportez vos poignards au cas où vous feriez une mauvaise rencontre au fond du trou. »

Une seconde équipe pénétra en rampant dans la sape. Quelques minutes après un mineur sortit.

« Ça va bien, dit-il, il n'y a qu'un cadre de démolé. On continue. »

Puis il rentra avec des pioches, de courtes pelles et des toiles, et les mineurs se remirent à creuser, avec la hâte d'arriver assez à temps pour faire sauter la tranchée ennemie avant de sauter eux-mêmes par un second camouflet.

Mais le travail devint de plus en plus pénible à cause de la longueur de la sape et des pierres dans lesquelles ils étaient obligés maintenant de creuser.

Une journée passa, puis une autre pendant lesquelles les équipes ne cessèrent point de piocher.

Alors, un des mineurs sortit de la sape avec mille précautions, et s'adressant à son chef :

« Sergent, dit-il, je crois bien que nous pourrions faire la chambre de mine, nous devons être sous la tranchée ennemie. »

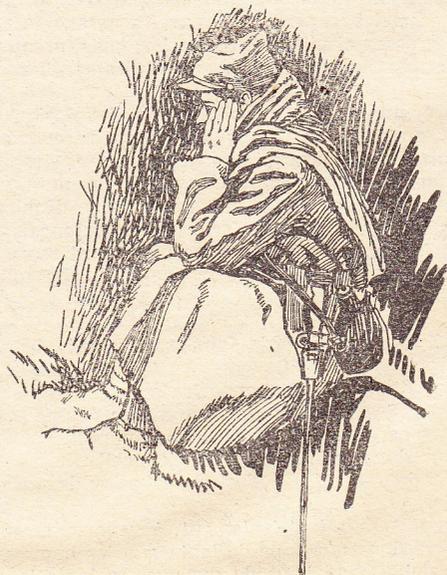
Le sous-officier examina la sape, et voyant qu'elle était poussée assez loin, fit apporter les charges d'explosif dont les hommes bourrèrent la mine. Puis ils rebouchèrent fortement la sape avec des sacs de terre et sortirent.

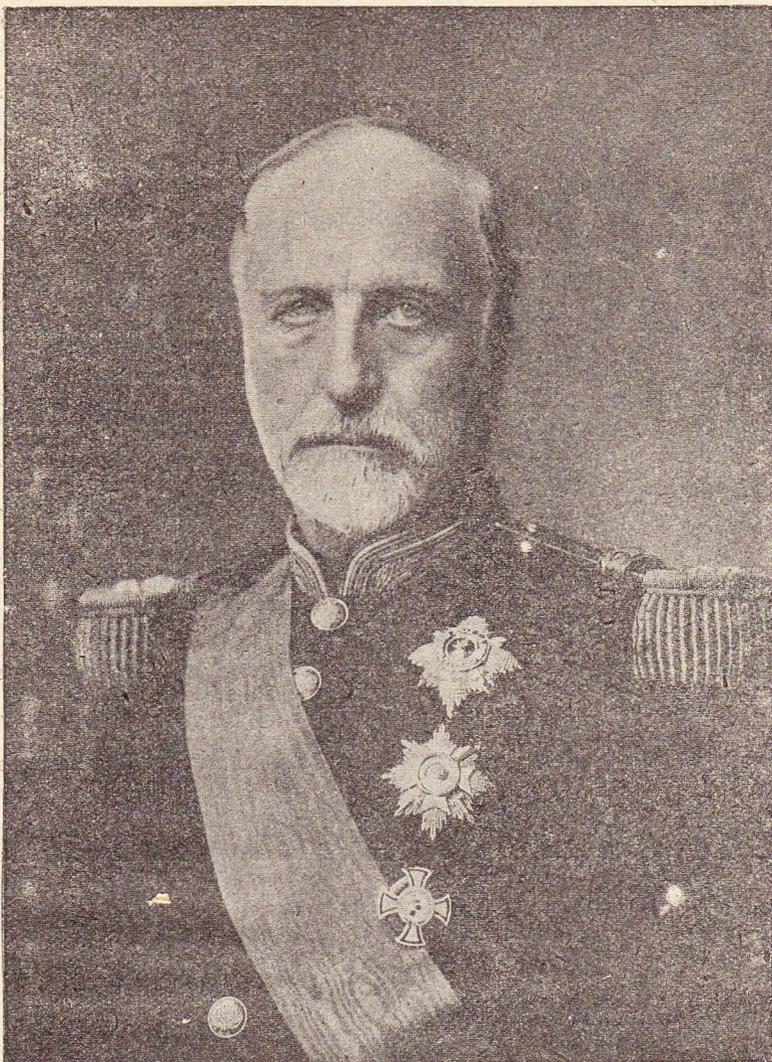
Les fantassins s'étaient massés dans la tranchée, et, baïonnette au canon, attendaient que l'explosion se fût produite pour sauter dans l'entonnoir ainsi creusé.

Ils n'attendirent pas longtemps.

« Cachez-vous dans vos trous, leur cria le lieutenant, et abritez-vous pour ne pas recevoir de pierres sur la figure. »

A peine avait-il dit ces mots, qu'à vingt mètres en avant, on vit tout à coup le sol trembler, puis éclata une formidable explosion qui ébranla l'air, secoua la terre avec un bruit sourd, en projetant en l'air un jet de pierres, de terre, de branches d'arbres et de corps humains qui tournoyèrent deux ou trois fois sur eux-mêmes, puis retombèrent. Quelques couvertures, dans lesquelles les Boches dormaient, furent même projetées à une grande hauteur par la force des gaz, puis redescendirent en planant, et finirent par s'accrocher à quelque moignon d'arbre... »





Le Comte de Flandre, père du Roi Albert.

## XLIX.

### LE ROI ALBERT et la REINE ELISABETH

Dans les événements que nous venons de décrire notre armée passa au second plan. Les communiqués annonçaient tous les jours duels d'artillerie, escarmouches, sans donner la véritable situation.

Nos troupes montaient la garde à l'Yser, et plus au sud au canal d'Ypres où en avril 1915 elles avaient sauvé la situation par leur ténacité.

Les mois passaient et les saisons se succédaient, sans espoir d'une fin prochaine.

Tous les jours quantité de jeunes gens trouvèrent la mort, tous les jours de longs trains sanitaires évacuaient les blessés d'Adinkerke à Calais... Malgré tout on tenait bon, on barricadait la route de la France et de la Manche, en attendant l'offensive qui, un jour, viendrait libérer le pays.

Le Roi et la Reine étaient toujours avec leur armée.

Disons ici quelques mots au sujet de nos Souverains.

Un Français de marque leur avait offert à Sainte-Adresse une superbe villa, bien aménagée, située au milieu d'un parc. Les salles renfermaient de riches collections de tableaux, porcelaines et antiquités.

Le Roi avait refusé d'en faire usage et s'installa dans une humble villa à l'extrémité de la plage de la Panne. Les fréquentes attaques aériennes qui causeront la mort de plusieurs soldats et civils démontrent suffisamment que l'endroit n'était pas à l'abri du danger. D'autre

part La Panne était dans le champ de tir de « long Max » le canon monstre à longue portée, installé près de Couckelaere pour bombarder Dunkerque et Winokbergen. Les obus passaient en hurlant au-dessus de La Panne.

La Panne n'était pas une étrangère pour le Roi, car plusieurs fois, en temps de paix, il y avait séjourné avec sa famille.

Madame Terlinck, propriétaire d'un hôtel bien connu, aurait pu raconter maintes anecdotes au sujet de l'intérêt que le Souverain portait aux pêcheurs; il aurait en effet voulu doter cette localité d'un port de pêche, mais ce plan, quelque utile qu'il fut est resté dans les cartons de l'administration.

Tout le monde sait comment Sa Majesté fonda l'œuvre de l'« Ibis »; Madame Terlinck devait lui présenter un pêcheur de La Panne pour enseigner à bord l'art de fabriquer les filets. Elle proposa Verbanck qui fut accepté aussitôt.

Non, La Panne n'était pas inconnue au Roi, mais qui aurait pu supposer qu'un jour elle deviendrait ce lieu tragique : le dernier refuge de nos Souverains!

En écrivant ceci nos souvenirs évoquent le lointain passé, les derniers jours de 1900.

Le prince Albert venait de se marier et ferait ce 23 décembre son entrée triomphale à Anvers, sous le coup, à cette époque d'une grève de « dockers ».

Le moment était mal choisi pour une visite princière. Comment faire fête dans une ville agitée? Tous les jours des cortèges de grévistes sillonnaient les rues. Un cortège royal pouvait-il y trouver place?



Le Roi Léopold II. à Ostende.

Pouvait-on montrer Anvers aux jeunes époux dans ces conditions?

Et n'exposait-on pas la vie des visiteurs?

Craignant des bagarres on invita le prince à remettre sa visite : il refusa.

Le samedi la situation devint tout à fait critique. Il eut des bagarres et la police dut faire usage de ses armes pour disperser les grévistes.

On y insista derechef chez l'héritier du trône pour retarder son voyage, et de nouveau il refusa.

Alors le bourgmestre si estimé qu'était Jan Van Rijswijk, se rendit lui-même chez les « dockers », leur démontrant qu'il y allait de l'honneur et de la réputation de leur ville, que le lendemain tout fut calme. Les grévistes le lui promirent.

Le Prince et la Princesse arrivèrent au jour convenu, chaleureusement acclamés par la population.

Le Prince ordonna aux cavaliers qui entouraient sa voiture de s'éloigner un peu pour que les spectateurs puissent bien voir la Princesse.

Il ne fut pas question de bagarres ni manifestation. Pas le moindre cri discordant ne vint troubler la fête.

Jan Van Rijswijk fit alors, au banquet, un toast inoubliable. Et c'est à ce toast que nous songeons en ce moment.

« Madame », ainsi parla le regretté bourgmestre, « Votre époux princier n'est pas un inconnu pour nous. Les Anversois ont pu l'applaudir à plus d'une cérémonie.

Il eut plaisir à visiter, incognito, nos musées et nos installations maritimes.

En ce jour Il est venu parmi nous avec Vous, Madame, et Sa venue nous cause une double joie.

Jadis, la magistrature Vous eût offert, en dehors des portes de la ville, le pain et le sel, les clés de la ville et le droit de bourgeoisie. Pain et sel étaient les symboles de l'hospitalité, que Vos Altesses ont daigné agréer à cette fête. Nous vous en sommes reconnaissants.

Les clés de la ville n'existent plus et le droit de bourgeoisie a disparu de notre législation.

Mais Vos Altesses ont trouvé d'Elles-mêmes les clés de nos cœurs. L'amour du peuple est une forteresse solide dans laquelle Vos Altesses auront dorénavant droit de bourgeoisie.

Ce matin, à l'hôtel de ville, j'ai eu l'honneur de dire à Vos Altesses tous les espoirs que nous fondons sur le Prince Albert; ce que nous attendons de sa volonté de continuer les traditions de sa famille pour le bien et la liberté du pays.

Cet espoir, cette attente se sont encore accrus depuis que nous savons quelle associée Son Altesse a trouvé en vous.

Je me permets de rappeler les premiers mots de la vieille légende :

Er waren twee koningskinderen, (Il y avait deux [enfants royaux])

Zij hadden elkander zoo lief! (Qui s'aimaient tendrement) et finissant dans la tristesse. Vos Altesses la connaissent sans doute. Mais votre hymne d'amour est un air joyeux que nous avons écouté pleine d'allégresse. De tout cœur nous formons des vœux de bonheur et de bénédiction pour le foyer fondé par Vos Altesses. C'est le souhait sincère d'un peuple pacifique, aimant la liberté, disposé à Vous honorer un jour comme roi et reine.»

Hélas! ces paroles ne se sont pas réalisées.

L'hymne n'était pas seulement de joie,... elle devint aussi un chant de douleurs.

Le roi Albert connut les tribulations les plus cruelles qui puissent s'abattre sur un pays. La Belgique fut entraînée dans la guerre.

\* \* \*

Albert-Léopold-Clément-Marie-Meinrad — tels sont les prénoms de notre Souverain — naquit le 8 avril 1875 à Bruxelles.

Ses parents étaient le comte et la comtesse de Flandre. Le comte Philippe de Flandre, fils de Léopold I, donc frère de Léopold II, naquit à Laeken, le 24 mars 1837.



Le Roi Léopold à cheval.



Roi Albert de Belgique.

En 1866 il fut proclamé roi de Roumanie. Les délégués de ce pays vinrent à Bruxelles pour lui offrir la couronne, mais le comte étant en voyage, le roi Léopold II reçut la délégation, et au nom de son frère déclina l'honneur. Quatre années auparavant le comte, sollicité par la Grèce pour en devenir le souverain, avait refusé également de monter sur le trône.

La reine Victoria d'Angleterre, qui avait un profond respect pour son oncle maternel, Léopold I, son conseiller, arrangea le mariage du comte de Flandre avec la princesse Marie-Louise de Hohenzollern; celui-ci appartenait à la branche catholique de cette maison. Le mariage eut lieu en 1867. Leurs enfants naquirent au palais de la rue de la Régence :

Le Prince Baudouin, le 3 juin 1869,

Le Prince Albert, le 8 avril 1875,

La Princesse Henriette, en 1870,

La Princesse Joséphine, qui mourut quelques semaines après sa naissance.

La Princesse Joséphine, en 1872.

Le Prince Baudouin, unanimement aimé pour son caractère simple, mourut à l'âge de 22 ans.

C'est le 23 janvier 1891 que la triste nouvelle de sa mort prématurée plongea le pays en deuil.

La Princesse Joséphine épousa en 1894 le Prince Charles de Hohenzollern et la Princesse Henriette devint en 1896 la compagne du duc de Vendôme.

Le Prince Albert épousa en 1900 la Princesse Elisabeth de Bavière.

\* \* \*

Le souvenir du Prince Baudouin est toujours vivace chez notre peuple. Pendant sa carrière militaire il fréquenta familièrement les soldats, particulièrement pendant les manœuvres des carabiniers.

En janvier 1891 il fut atteint d'une pneumonie qui

l'enleva le 23, causant une véritable consternation dans toute la Belgique. Le 29 janvier l'enterrement eût lieu sous l'affluence de milliers de spectateurs respectueux, venus de tous les coins du royaume.

\* \* \*

Par suite de la mort du Prince Baudouin, le Prince Albert devint l'héritier présomptif du trône; le fils de Léopold II, le comte de Hainaut en effet, était mort le 22 janvier 1869. Rappelons les noms des autres enfants de Léopold II : la princesse Louise, qui épousa Philippe de Saxe-Cobourg-Gotha; la princesse Stéphanie, mariée à l'archiduc Rodolphe, héritier du trône d'Autriche, mort de façon tragique en 1889. Elle se remaria avec le comte de Lonay; la princesse Clémentine, épouse de Victor-Napoléon.

Pendant la guerre cette dernière, qui habite Bruxelles, séjourna en Angleterre, dans le domaine de «Farnborough-Hill», chez sa tante, l'ex-impératrice Marie-Eugénie, qui vient de mourir.

Elle y fonda un hôpital pour officiers anglais, et soigna beaucoup de blessés belges.

\* \* \*

La sœur aînée de notre roi épousa donc le duc de Vendôme. A Cannes elle ouvrit un hôpital pour blessés et tuberculeux Belges, qui y vinrent en grand nombre chercher guérison. Elle y possédait son château «Saint-Michel», où elle invita souvent nos soldats. Elle patrona d'ailleurs plusieurs œuvres charitables.

\* \* \*

L'éducation de notre roi fut très simple. Son père aimant surtout la science, possédait une riche collection artistique et une bibliothèque de 30.000 volumes.

Maintes fois les parents se promènèrent comme de simples bourgeois avec leurs enfants, par les avenues de Bruxelles, dans le parc ou le bois de la Cambre.

Ils veillèrent strictement à l'éducation de leurs enfants. Amateurs de voyages, ils visitèrent la France, la Suisse, l'Allemagne, la Grèce, Constantinople.

A l'âge de douze ans, le comte de Flandre donna comme gouverneur au Prince Albert, le capitaine Jungbluth, qui plus tard deviendrait le chef de la maison royale. M. Godefroid fut chargé de diriger ses études moyennes. M. Bosmans, docteur en droit, lui enseigna le latin, le droit, l'économie politique. Le baron Lamhermont le mit au courant de la diplomatie. Mgr Lefevre fut son professeur de religion. M. Cigogne, celui de littérature.

Le futur souverain étudia outre les langues nationales, l'Allemand et l'Anglais.

Le Prince Albert fut désigné comme successeur au trône, à la mort de son frère, à l'âge de seize ans. Jusqu'alors il avait témoigné une prédilection pour la mécanique; il lui arrivait de suivre pendant des heures le mouvement des trains, et dans ses livres il s'amusa à dessiner des locomotives et des wagons.

Mais à partir de ce moment son éducation reçut une nouvelle orientation, car la mort du Prince Baudouin donna à la vie du second fils du comte un tout autre but.

Déjà avant la mort du Prince Baudouin, Albert était entré à l'école militaire.

A l'occasion de sa présentation au commandant et aux professeurs par S. M. Léopold II, celui-ci prononça le discours suivant :

« Messieurs,

» Je me réjouis de vous amener le second de mes neveux, comme je vous ai amené son frère.

» Je m'en réjouis, parce que c'est un hommage à un établissement où il puisera tout ce qu'il faut pour devenir un officier capable, intelligent et fort, parce que c'est un hommage du principe fécond qui doit guider tous les Belges, du principe de la défense de la Patrie.

» Il faut, en effet, des citoyens vigoureux intelligents et capables à un pays libre comme le nôtre.

» Les hommes ont des jours d'épreuves auxquels ils



Le Roi Albert se rendant au Sénat.

doivent être préparés. Les peuples traversent des crises comme les hommes. Il vient une heure fatale où leur existence est menacée et où l'armée bien organisée est la sauvegarde des institutions et des libertés publiques.

« J'aime à voir entrer la jeunesse dans l'armée, et les Princes doivent donner l'exemple de l'accomplissement du devoir.

« Le Prince Albert saura, comme son frère, profiter de votre enseignement, de votre discipline et de vos exemples. »

Alors se tournant vers les élèves le Roi ajouta :

« Je présente également mon neveu à ses camarades, et j'espère qu'ils le recevront fraternellement. »

Deux ans plus tard le Prince Albert fut promu sous-lieutenant au régiment des Grenadiers.

Il prêta serment à la caserne Ste-Elisabeth en présence de la famille royale. De nouveau Léopold II y prononça un discours patriotique que voici :

« Messieurs,

« Il y a vingt-sept ans, jour pour jour, que j'ai passé pour la première fois en revue des troupes en ma qualité de chef constitutionnel de l'Etat.

« Je suis charmé que cette date soit marquée aujourd'hui par l'entrée de mon neveu dans l'armée. C'est pour moi une satisfaction de vous l'amener. C'est un beau grenadier. Ses sentiments sont à l'unisson des vôtres. Il sait que les officiers doivent avoir l'amour du travail, la religion du devoir, un dévouement sans bornes à l'indépendance nationale!

« L'armée est une grande institution; chez nous elle est deux fois importante. Nous devons la mettre en état de remplir nos devoirs envers nous-mêmes et aussi nos devoirs internationaux.

« Depuis vingt-sept ans, j'ai souvent fait appel aux officiers, et je leur ai confié les missions les plus diverses, et ils les ont toujours bien remplies.

« Je ne citerai qu'un exemple, mais il est éclatant. Voyez ce qui se passe en Afrique. Le jeune Etat a fait des progrès merveilleux auxquels nous assistons. A qui les doit-on? Aux officiers; ils sont les vrais fondateurs en Afrique de l'Etat du Congo. Grâce à leur énergie, leur désintéressement, leur abnégation sans bornes, ils sont arrivés à des résultats inouïs.

« Rien ne les a rebutés, ni les difficultés, ni la maladie, ni même la mort. Les officiers ont écrit en Afrique une belle page d'histoire, et la façon dont ils se sont dévoués à la cause de la civilisation prouve qu'ils sauront se dévouer à une cause plus sainte encore, celle de l'indépendance nationale. La patrie peut avoir confiance en de tels hommes.

« J'ai à peine besoin de dire avec quelle satisfaction je vois une cérémonie comme celle-ci, je suis heureux que cette cérémonie m'offre l'occasion de réitérer l'expression des sentiments que je porte à l'armée entière, à ses officiers, sous-officiers, caporaux et soldats, car je connais le zèle qui règne dans tous les rangs inférieurs et la bonne volonté qu'on y trouve à se montrer digne de ses chefs.

Puis, le Roi se tournant vers le Prince Albert :

« Mon neveu, tu as pris tout à l'heure en mains les couleurs, augustes symboles de la Patrie. Tant que ton cœur battra, souviens-toi du drapeau!

« Que ceux de ta génération conservent les mêmes sentiments! »

Le Roi s'adressant aux généraux et officiers supérieurs :

« Quant à vous, les anciens, rivalisons de patriotisme avec les jeunes pour le bien et le service de la Belgique. »

Albert se fit aisément à cette vie, il accompagna ses camarades dans leurs excursions et gagna la sympathie de tous.

Plus tard le prince participa comme lieutenant aux manœuvres, et déjà alors il manifesta cette bienveillante simplicité qui le caractérise encore actuellement.

Apercevant un jour un grenadier, couché par terre, le prince lui demanda :

« Eh bien, mon ami, êtes-vous malade? »

« Non, non, mon lieutenant, mais j'ai soif! »

« Et votre gourde est-elle déjà vide? »

« J'ai mangé de la morue salée, et bu le contenu de ma gourde. »

« Et vous n'avez pas d'argent pour boire un verre? »

« Je n'ai pas un sou sur moi, j'ai laissé mon argent à la caserne. »

Albert tira de sa poche, une pièce de monnaie et la remit au grenadier.

« Je boirai à votre santé, mon lieutenant » dit le soldat en se dépêchant d'aller se rafraîchir dans une auberge voisine.

On raconte plusieurs anecdotes de ce genre, mais qui soupçonnerait que ces relations avec ses soldats auraient jamais eu un caractère aussi grave?

Les paroles prononcées par Léopold II lors de la présentation à la caserne, ont une toute autre signification à présent : nous croyions si bien vivre en paix et l'idée de guerre appartenait pour nous au passé.

Le Prince Albert passa par tous les grades de l'armée, et fut nommé général le 18 avril 1904. Cela ne l'empêcha pas de se perfectionner de l'étude du droit public et constitutionnel, les lois du pays et l'économie politique.

Nombre de voyages et excursions contribuèrent à étendre ses connaissances; cependant dans toutes circonstances il fit preuve de la plus grande simplicité.

Un jour, voyageant incognito, il se trouvait à Potsdam; le chef de gare ayant appris la qualité du personnage qui allait s'embarquer fit en hâte orner la gare de drapeaux, de plantes et de tapis, mais le visiteur de marque se fit attendre.



Le Roi Albert (portrait fait à son couronnement).

Le train, déjà en gare, était prêt à partir et le Prince Albert se faisait attendre.

Deux Messieurs sortirent d'un compartiment et s'adressant au chef de gare :

« Pardon, Monsieur, fit l'un d'eux, puis-je savoir pourquoi le train ne part pas ? »

« Mais nous attendons un voyageur de marque. Il viendra de suite », répliqua le chef de gare.

« Et qui est-ce ? »

« S. A. R. le Prince Albert de Belgique. »

« Il ne viendra pas, faites partir le train. »

« Non, non, je ne puis pas. Le Prince viendra certainement. »

« Eh bien, reprit-il alors, » vous pouvez donner le signal du départ; je suis le Prince Albert. »

Le chef de gare regarda fâché, son interlocuteur.

« Non, non, vous voulez me faire une farce » dit-il furieux.

Le second voyageur, qui n'était autre que le colonel Jungbluth, confirma que son compagnon était bien le neveu de Léopold II; mais il ne parvint pas davantage à convaincre le chef de gare.

Et le train eût attendu longtemps encore si par bonheur un employé qui connaissait de vue notre Prince n'avait observé la scène et ne vint certifier que l'un des deux voyageurs était bien le Prince Albert de Belgique.

Le chef de gare ébahi s'excusa de son mieux pendant que le Prince remonta en riant en voiture.

Le signal du départ fut donné.

Le fils du comte de Flandre s'était amené par l'entrée ordinaire; préférant voyager comme un simple bourgeois.

Et dans cette même Allemagne en 1914 on ne trouva que des paroles de haine à l'égard du roi Albert!

Le Prince héritier voulait se mettre personnellement au courant de son pays.

Sous le nom de « comte de Rethy » il parcourut les régions agricoles des Flandres, les bruyères de la Campine, le bassin houiller du Borinage, les centres industriels de la Wallonie.

Comme « Comte de Rethy » il parla aux patrons et aux ouvriers, aux industriels, ingénieurs, officiers de marine, agriculteurs, pêcheurs, aux hommes de toutes les classes de la société.

Comme « Comte de Rethy » il descendit dans une mine, il parcourut les usines et les institutions, visita l'école professionnelle réputée d'Armentières.

Le Prince Albert voulait acquérir le plus de connaissances possibles.

Un jour dans une station du pays Wallon le Prince exprima le désir de faire le voyage à Bruxelles sur la locomotive.

Le chef de station prit immédiatement ses dispositions; le Prince et son aide-de-camp montèrent sur la machine, se disant deux ingénieurs Autrichiens.

La locomotive s'élança en soufflant et en sautant sur les rails; les voyageurs étaient loin de se douter quel haut personnage les conduisait.

Le Prince se fit tout expliquer et montra le plus vif intérêt pour le travail du personnel de la locomotive.

Les prétendus ingénieurs Autrichiens descendirent à Bruxelles, à la gare de Luxembourg, après avoir récompensé le chauffeur et le mécanicien de façon à leur faire désirer d'avoir souvent avec eux des étrangers de ce genre.

En 1909 le Prince Albert fit un voyage au Congo. Non content de connaître la mère-patrie il voulait aussi voir de près la colonie. Cette entreprise exigeait beaucoup de courage, le Prince ne se contenterait pas de visiter les endroits les plus civilisés, mais parcourrait toute la colonie en commençant par Le Cap. Il désirait étudier sur place notre possession en Afrique.

Entretiens le Prince Albert avait épousé la Princesse Elisabeth, fille de Charles-Théodore de Bavière. Le dévouement de notre reine est suffisamment connu.

Dans la maison paternelle même elle avait fait l'apprentissage de la charité. En effet, dans son palais, le duc Charles-Théodore était plus fier de ses connaissances d'oculiste que de ses honneurs et ses titres. Il consacrait la moyenne partie de son temps au soin des pauvres en faveur desquels il avait ouvert un Institut ophthalmique, outillé d'après toutes les exigences modernes.

Elisabeth — notre Reine actuelle — sa seconde fille, était son aide fidèle dans le traitement des malades, et comme telle elle avait conquis tous les cœurs.

La famille de Charles-Théodore et de Marie-Thérèse de Bragança se composait de la princesse Sophie, qui s'adonnait surtout aux études scientifiques, de la princesse Marie Gabrielle, des princes Ludwig-Wilhelm et François-Joseph.

Marie-Gabrielle et Ludwig-Wilhelm moururent peu d'années avant la guerre.

C'est à Munich, le 2 octobre 1900 que fut béni, le mariage d'Albert et d'Elisabeth. La veille au soir les sociétés chorégraphiques de la ville étaient venu donner une sérénade aux fiancés qui paraissant au balcon furent cordialement acclamés.

Après un « lied de Beethoven », le délégué de ces sociétés prit la parole. Lui non plus ne prévoyait pas de ce qui allait se passer en 1914. Nous extrayons de son discours les quelques lignes que voici :

« Puisse notre bien-aimée Princesse, sur le point de quitter le séjour de son enfance, aimer infiniment sa nouvelle patrie. Mais aussi puisse-t-elle ne jamais oublier nos forêts sursurrantes, nos collines verdoyantes en mai, ni la fidélité des cœurs Bava-rois. »

Le mariage civil eut lieu dans la salle du trône du palais royal, en présence du roi Léopold II, des parents de la fiancée, la comtesse de Flandre, le prince-régent Luitpold, le roi Carlos de Roumanie et nombre d'autres personnalités. Le baron de Crailsheim, ministre d'Etat et des affaires étrangères, présida à la cérémonie en sa qualité d'officier d'état civil et attira l'attention dans son discours sur les relations d'amitié entre la Belgique et la Bavière. Quatorze années plus tard les soldats Bava-rois entraînaient en ennemis dans la patrie adoptée de celle, qui avec son père fit tant de bien à ce peuple!

Certains envahisseurs s'en rendaient compte, tel par exemple ce vieux militaire rencontré en Flandre et à qui nous parlâmes de notre reine.

Il avait été soigné par son père et lui devait la vue...

« Et maintenant vous êtes dans son pays en ennemi », fut notre conclusion.

Et d'un geste désespéré il haussa les épaules, comme



Le Roi Albert en grand tenue.

s'il voulait dire « les puissants de ce monde font des faibles ce qui leur plaît, »

Quantités de racontars circulaient au sujet de la répugnance des Bavarois à se battre, les disputes avec les Prussiens, mais il est certain que souvent les Bavarois ont été mêlés aux atrocités commises et qu'au front ils étaient parmi les plus tenaces.

Affublés des mêmes uniformes, ces militaires, avaient fait la haie dans les rues de Munich en 1900 sur le passage du cortège nuptial.

Ce fut à l'église de Tous les Saints que l'archevêque Mgr von Klein bénit l'union. Rappelons ici les paroles prophétiques qu'il prononça à cette occasion :

« De par la volonté de Dieu, vous porterez un jour la couronne royale » dit-il, en se tournant vers Albert. Puissent votre charité dévouée et clémente, votre bonté paternelle pour vos sujets et vos soins assidus pour leur bien-être, faire votre gloire. Et vous, continua le prélat en s'adressant à l'épouse, puissiez-vous être honorée comme la bienfaitrice des pauvres, la consolatrice des éprouvés, l'image rayonnante de la charité chrétienne.

A 2 heures, un dîner de gala, servi dans la maison paternelle clôtura la cérémonie.

Le vendredi 5 octobre le jeune couple partit pour la Belgique.

A leur entrée en Belgique, à Verviers, ils furent salués par le bourgmestre Eugène Mullendorf qui leur souhaita la bien-venue au milieu des acclamations de la foule et des sociétés. Où sont-ils ces beaux jours! L'arrivée à Bruxelles fut triomphale. A travers une population enthousiaste les voitures se rendirent au palais royal, où au pied de l'escalier d'honneur la reine Marie-Henriette attendait ses neveu et nièce. Léopold II aurait voulu qu'une escorte militaire les conduisit à la rue de la Régence, mais le comte de Flandre, préférant la simplicité

s'y était opposé et de nouveau les Bruxellois formèrent l'escorte.

Le prince héritier et sa compagne s'installèrent dans l'hôtel de la rue de la Science jusqu'à leur avènement au trône.

Quelques années s'écoulèrent. Au mois de décembre 1909, le duc Charles-Théodore mourut à son château de Kreuz; à peine les jeunes époux étaient-ils rentrés à Bruxelles que le roi Léopold II tomba mortellement malade.

Le vieux monarque dut subir une opération dange-reuse, qui réussit parfaitement, et laissa même pendant un moment l'espoir de le sauver. Le Sénat venait de voter la loi sur le service personnel, et le soir même après l'opération le roi malade sanctionna cette loi qui était la réalisation d'un de ses rêves. A son lit de mort il exprima sa satisfaction à ce sujet... Entrevit-il en ces derniers moments la tempête montante qui allait s'abattre sur la Belgique?

Il rendit l'âme le 17 décembre à 2 heures 20 du matin.

Le jeudi 23 décembre 1909, Albert fit son entrée dans la capitale, comme Roi, pour y prêter serment devant les Chambres.

Des milliers de personnes se pressaient dans les rues de Bruxelles.

A dix heures, pendant que le canon tonnait, le roi partit à cheval de Laeken, en brillant uniforme de lieutenant-général et portant le grand cordon de l'Ordre de Léopold. Le duc de Connaught et le prince Ruprecht de Bavière entourés d'une brillante escorte de généraux chevauchèrent aux côtés de notre héritier du trône. De toutes parts des fleurs furent jetées à profusion sur le passage de notre nouveau souverain et des acclamations sans fin le saluèrent.

A 11 heures Albert atteignit le palais de la Nation où la Reine et ses fils Léopold et Charles-Théodore, la comtesse de Flandre, les princesses Clémentine et Stéphanie l'avaient précédé.

Le Roi et la Reine firent leur entrée dans la salle archicomble au milieu des plus frénétiques applaudissements.

Les Chambres présentaient un aspect magnifique : à la place de la tribune présidentielle se dressait le trône, à gauche une tribune avait été érigée pour la Reine, les membres de la famille royale et les princes étrangers.

Les représentants et sénateurs prirent place à leurs banes; plusieurs dames se trouvaient dans le pourtour sous la galerie.

A 11 heures le Président ouvrit la séance.

Le Roi Albert visiblement ému prêta serment d'une voix ferme, jurant fidélité à la Constitution et aux lois, à l'indépendance du pays et l'intégrité de son territoire. Une ovation interminable fut la réponse de l'assemblée.

Le Roi fit alors un signe de la main et le silence rétabli, il répéta le même serment en flamand.

Après, le Roi lut un discours qui impressionna profondément l'auditoire et qui fut favorablement commenté par les journaux étrangers.

Dans les derniers temps l'administration du Congo avait été fortement prise à partie, particulièrement par l'Angleterre. Hélas, comme dans toute colonie, il y existait des abus; le gouvernement Belge résolut à faire cesser cet état de choses par de sérieuses réformes, ce qui n'empêcha pas certains clans Anglais de tenir encore des assemblées retentissantes, dirigées contre notre pays.

Quand le roi Albert, dans son discours du trône, se leva et étendant le bras droit prononça ces paroles : « nul n'a le droit de douter de sa parole »; elles furent frénétiquement acclamées et eurent écho à l'étranger. Bien plus que toutes les manifestations, que de longs articles de journaux, cette expression de mâle énergie Royale contribua à inspirer une confiance légitime en l'attitude de la Belgique à l'égard de la Colonie et de la population indigène.

Dans un enthousiasme indescriptible, sous les cris de « Vive le Roi! — Vive la Reine! » mille fois répétés, les Souverains quittèrent la salle pour se rendre au palais royal toujours acclamés par la foule.



La Reine Elisabeth.

L'armée et la garde civique défilèrent devant le palais, un ruban tricolore à la baïonnette.

Après le défilé un vrai cortège reconduisit les Souverains au palais de la rue de la Science.

Ce fut encore le triomphe. Des fleurs furent répandues dans les voitures... les spectateurs agiterent chapeaux, mouchoirs, drapeaux, même des grenadiers avaient mis leur colback au bout de leur baïonnette.

« Personne n'a le droit de douter de notre parole... »

Quelle signification poignante ces mots ont-ils acquis sous l'éclat des événements récents !

\* \* \*

La reine, bien longtemps avant la guerre, était connue pour son incommensurable charité et à ce sujet on ra-

conte nombre de faits édifiants. N'était-ce pas elle qui soigna le peintre Laarmans menacé de cécité et qui consola sa mère ?

Une femme, habitant rue de la Pierre à Bruxelles, y vivait en cachant sa misère. La Princesse qui se faisait une gloire de rechercher et d'aider les pauvres honteux, vint la visiter.

Non contente d'aider les délaissés et les malheureux, elle leur procurait aussi des satisfactions morales. C'est ainsi qu'ayant appris que la femme de la rue de la Pierre adorait la musique, la Princesse vint parfois jouer du violon dans la petite demeure !

On peut admirer ces actes qui témoignent une grandeur d'âme, ; et tout homme bien pensant doit s'incliner devant cette humilité.

\* \* \*

Le Prince et la Princesse Albert avaient pris l'habitude de réunir, le 31 décembre de chaque année, les enfants de leur personnel subalterne dans l'un des salons de leur palais. Là, les petits recevaient friandises, jouets, vêtements.

Après son avènement au trône, le Roi ne changea pas ses habitudes et conserva cette louable pratique.

Un jour, un jeune garçon, découvrit le corps d'un pendu. Le gamin, se souvenant des leçons reçues à l'école au sujet des cas d'asphyxie, etc. et espérant sauver l'homme, se mit en devoir de le détacher et de lui appliquer la respiration artificielle afin de le ramener à la vie. à sa grande joie, il réussit.

Les journaux relatèrent le fait et par leur intermédiaire la reine apprit la chose.

Notre souveraine, de tout temps grande amie des enfants s'intéressa beaucoup au jeune garçon qui avait accompli un acte de dévouement devant lequel bien d'autres personnes auraient hésitées, fit rechercher l'écolier, qu'on découvrit dans un quartier populaire.

Grand fut l'émoi dans la famille quand on vint, de la part de la Reine, chercher le gamin ! Et, sans doute, quelque peu ému se rendit-il auprès de sa Souveraine.

La Princesse lui fit raconter tout ce qui s'était passé, loua sa conduite courageuse et lui remit en souvenir une montre en or ornée des portraits du Prince et de la Princesse.

Sa vie durant le jeune philanthrope n'oublia jamais ce beau jour.

Souvent aussi la Princesse Elisabeth visita les hôpitaux, où elle fit le bonheur de maint petit malade et faible, car non seulement elle leur distribuait des friandises, mais leur parlait comme une mère, et fit paraître sur plus d'un visage pâle un rayon de rougeur.

Quantités de vêtements furent expédiés de son palais aux pauvres.

Sur ce point nous en dirons plus long en corrélation avec la guerre.

\* \* \*

Nous savons que le 2 août à 7 heures du soir le ministre allemand von Bülow remit à M. Davignon, notre ministre des affaires étrangères, l'ultimatum.

Les ministres et ministres d'Etat se réunirent d'urgence au palais de la Nation sous la présidence du Roi. Il fut décidé qu'on ne laisserait pas passer les Allemands. Toute la nuit ils travaillèrent et le jour se levait quand ils se séparèrent.

De gros nuages voyageaient dans le ciel.

« Un jour sombre qui se lève » dit le Roi.

À 7 heures la réponse fut remise au chargé d'affaires allemand.

Nous ne faisons que rappeler les faits.

Ce serait donc la guerre. Dans la matinée du 4 août le souverain se rendit au parlement, acclamé par la population. A la Chambre, en présence des représentants et des sénateurs, le Roi prononça le discours qui produisit une profonde impression, et conclut par ces paroles : « Un pays qui se défend, s'impose au respect de tous : ce pays ne périra pas »

De chaleureux applaudissements sanctionnèrent ces paroles. Pendant la séance, où les crédits n'essires



Portrait du Roi Albert en 1914.

furent votés, la nouvelle de la violation du territoire parvint au président.

Le Roi rejoignit l'armée. La Reine transforma le palais en ambulance et visita d'autres hôpitaux, entr'autres, celui de la Maison du Peuple.

Albert I séjourna parmi ses soldats. Un jour il s'exposa au point qu'un colonel l'apostropha :

— « Sire, si vous étiez un simple soldat, je vous gronderais.

— Grondez-moi, colonel, grondez-moi, répliqua le roi en riant.

— Sire, je vous gronde ! riposta le colonel d'un ton sévère. »

Le roi obéit et se retira.

A Waelhem, à Tremeloo, des obus éclatèrent à quelques pas du souverain toujours également calme.

Le 17 août la Reine quitta Bruxelles avec ses enfants et le général Jungbluth, pour se fixer à Anvers, au palais de la place de Meir.

Dans la nuit du 24 août un zeppelin survola la ville et y jeta des bombes. Un projectile tomba rue des Douze-mois, près de la Bourse, donc pas loin du palais, vraisemblablement destiné à la famille Royale.

D'ailleurs en Allemagne on amena aussi la population contre la Reine. Ainsi, nous lisons dans un article de la « Deutsche Soldatenpost (n° du 10 octobre 1914) :

« Dès le début, la reine était associée aux projets du Roi. Elle n'a pas eu un seul mot de reproche pour les horribles brutalités dont furent victimes principalement d'innocentes jeunes filles allemandes à Bruxelles et à Anvers. »

C'est ainsi que la calomnie devait exciter la haine dans les cœurs allemands !

Le 31 août la Reine conduisit ses enfants en Angleterre, et les confia à un ami du Roi, lord Curzon, ex-vice-roi des Indes ; quand elle les sut en sûreté, sa Majesté revint en Belgique et retourna à ses occupations.

Le 7 octobre, à trois heures de l'après-midi, Elle quitta Anvers, tandis que l'armée avait déjà passé l'Escaut. La souveraine traversa le pont de bateaux avec une dame d'honneur, la comtesse de Caraman-Chimay. En auto, au milieu de soldats et de fuyards, elle se rendit à Saint-

Nicolas où elle passa la nuit dans la demeure du bourgmestre, Van Namen.

Nos souverains logèrent la seconde nuit chez le bourgmestre intérimaire de Selzaete, Monsieur De Clerc.

Le lendemain matin la Reine, se promenant dans le jardin, vit les dernières fleurs. Elle pleura. C'était un triste spectacle, en effet, que celui d'une armée obligée de fuir de son sol natal.

Le 9 octobre, Elle était à Eecloo et le 10 à Ostende. Trois jours plus tard, notre armée dut se replier encore ; les souverains se rendirent à Nieuport-Bains, puis à La Panne.

Nous avons déjà dit comment le Roi avait refusé l'offre d'une riche demeure à Sainte-Adresse. Il se fixa dans une villa sobrement meublée de La Panne.

La Princesse Alice Alexandre de Teck, qui fut plusieurs fois l'hôte de Leurs Majestés à La Panne, disait un jour :

« Je ne comprends pas comment la Reine si éprise de beauté, puisse vivre entourée de choses si médiocres, de meubles si laids ! Moi j'en mourrais ! »

Elisabeth en effet, ne changea rien à la disposition de la villa ; même les photographies des propriétaires restèrent en place. Ce n'était pas le moment de songer au luxe alors que tout le pays était si cruellement éprouvé. La souveraine se considéra comme une exilée au même titre que des milliers de compatriotes. C'est dans ce simple refuge que le Roi et la Reine reçurent le secrétaire de la légation américaine à Bruxelles, et c'est là qu'il rédigea son appel au peuple de l'autre côté de l'Océan pour obtenir du secours pour la Belgique martyre. Un deuxième appel adressé aux femmes fut signé par la Reine.

Ce furent alors les jours tragiques de l'Yser. Sur mer, les monitors britanniques firent, par leur canonnade incessante, trembler les carreaux de la villa, d'où on perçut les lueurs des canons. Les obus sifflèrent au-dessus des dunes, attaquant les Allemands dans le flanc.

Quels devaient être les pensées qui s'agitaient dans le cerveau de la Reine?... Quelle immense séparation d'avec ses parents qui habitaient la Bavière.

Et sa propre famille ! La vie à Bruxelles et à Laeken avait été si heureuse, parce que la famille royale y avait connu l'intime vie d'intérieur guidée par la charité. Ne vit-elle pas, en imagination, le palais de Laeken où les enfants avaient leur gentil local de jeux, en style flamand, où Léopold, Charles-Théodore et Marie-José avaient chacun leur petit jardin à eux ; où elle élevait des poules et des lapins, et des abeilles dont les enfants étudiaient la vie active. Et la chambre où, après avoir pris ses leçons de violon, elle en donnait elle-même à ses enfants, et les salles d'études...

Et maintenant ses enfants étaient loin, en Angleterre, au domaine de Hachwood, chez lord Curzon.

La souveraine avait à accomplir sa tâche ici : le soin des blessés.

Ces soins laissaient beaucoup à désirer en ces temps-là. Les deux tiers des objets de pansements, des trains ambulanciers, du matériel sanitaire avaient dû être abandonnés.

A peine la retraite précipitée d'Anvers finie, on devait à nouveau évacuer plus de dix mille blessés d'Ostende vers la France, vers Coxyde et La Panne. Dunkerque était surchargée de blessés ; à Calais on organisa en toute hâte des hôpitaux auxiliaires jusque dans les églises et sur les bateaux. On transporta quantité de malheureux en Angleterre.

Et toujours de nouvelles fournées arrivaient de Nieuport, Lombaertzijde, Saint-Georges, l'Yser, Schoorbakke, Tervaete, Dixmude, et tous devaient rejoindre la même destination par l'unique voie ferrée dont on disposait.

Des scènes atroces se passèrent à la gare de Furnes. On y transforma le collège en hôpital et à La Panne le grand hôtel « Océan » fut choisi comme ambulance.

On manquait de pansements, d'instruments de chirurgie qu'on dut aller chercher à Paris et à Londres. Tout le monde fit de son mieux, mais les soins restèrent forcément incomplets.

Le cœur de la Reine, témoin de ces misères, en saignait.

Quand Gibson, le secrétaire de la légation d'Améri-



La princesse Marie-José.

que, retourna à Bruxelles, après sa visite à la Reine, elle le supplia d'engager les médecins à venir rejoindre la partie non occupée de la Belgique, où leur aide était indispensable.

Après la bataille, notre armée présentait un aspect des plus lamentables. Elle manquait de tout, ayant dû abandonner tout l'approvisionnement. Les cadeaux envoyés abondamment de France et d'Angleterre ne pouvaient remédier à cet épouvantable besoin.

Nos troupes étaient sans abris, l'hiver approchait et l'on se trouvait dans une contrée aride.

Elles étaient bien misérablement cantonnées dans les villages, dans les fermes où dans les tranchées. Peu d'hommes avaient encore l'uniforme primitif : la garnison de Namur revenue par la France avait des képis et des vestes français, des havre-sacs en toile, que bientôt on rencontrait dans toutes les divisions. Ceux qui n'avaient plus de couvre-chef réglementaire — et ils se comptaient par milliers — portaient un chapeau ou une casquette reçu ou réquisitionné chez un civil.

Une paire de bottines convenables était du luxe ; un grand nombre ne portait plus que des chaussures trouées, des sabots ou des sandales. Le soldat qui avait eu la chance de dépouiller un Boche de ses bottes n'y avait pas failli et était considéré comme un gentleman. Article de luxe que les chaussettes ; heureux ceux qui en avaient découvert dans un magasin de Nieuport ou de Dixmude... Il y en avait même qui avaient des bas « à jour » ! Et riche était le soldat qui avait pu obtenir un pantalon kakhï d'un camarade anglais !

D'aucuns n'avaient, dans leur accoutrement, plus rien de militaire : avec un complet civil, une veste de paysan, un pantalon de son domestique, une vieille casquette à oreillères faisaient un équipement.

On vit des havre-sacs de toutes les formes et dimensions, même des sacs de femme ; chez d'autres la gourde avait été remplacée par un bidon en fer blanc ou même une vulgaire bouteille à bière.

Des soldats se promenaient ayant sur leur dos une véritable devanture de magasin : havre-sac, armes, ustensiles de ménage, boîtes, tout un attirail apparemment des inutilités, mais qui viendraient à point dans l'abri où tout le monde s'installait le plus confortablement possible. Le ceinturon avait fait place chez plusieurs pour une écharpe, une corde, un câble, même voyait-on bon nombre de soldats ayant la paque « Gott mit uns » sur le ventre. Et parmi tous ces soldats accoutrés de cette façon baroque, circulaient des brancardiers en soutane ou avec des vêtements de civils usés, rapés et salis ; des garde civiques égarés avec le vénérable chapeau-boule ; des aumôniers d'aspect mi-soldat et mi-religieux.

Certains officiers commençaient à porter du kakhï et augmentaient encore par leur accoutrement le spectacle fantasque ; les soldats se racontaient que bientôt ils seraient tous habillés de brun... mais cela durerait encore de nombreux mois.

Les uns avaient une vraie couverture pour s'enrouler le soir venu, tandis que d'autres devaient essayer de se réchauffer au moyen d'un vieux tapis, une nappe de table, un store, trouvé quelque part dans une villa.

Tout était à refaire et surtout la réorganisation de l'armée ne pouvait être différée. En novembre la Reine reçut le concours du savant docteur Depage.

En octobre déjà ce célèbre praticien était allé organiser en toute hâte l'hôpital Jeanne d'Arc à Calais. Il fallait d'urgence établir une grande installation près du front, pour y soigner les cas graves. C'est ainsi que se forma l'ambulance de l'Océan, dénommée aussi ambulance de la Reine.

Dans le local principal de l'hôtel on installa 150 lits et à côté on construisit des pavillons pouvant contenir 1000 lits. D'autre part on réquisitionna des villas pour maladies contagieuses, pharmacie, laboratoire, magasin à linge, salle de repassage, etc. Des bains où l'on parvint à servir mille soldats par jour furent installés. Les vêtements y furent désinfectés, lavés, réparés et à son départ chaque soldat trouva son équipement tout préparé.

Ce fut la Reine qui prit l'initiative de cette œuvre. Elle avait vu avec effroi toutes les misères et appela par télégramme le Dr Depage.

Ce chirurgien Bruxellois bien connu avait étudié spécialement et profondément les blessures de guerre. Pendant la guerre des Balkans il avait été à Constantinople et depuis longtemps il aurait voulu introduire des réfor-



Le Roi au front en 1914 parlant avec un général français

mes dans le service de notre Croix-Rouge, mais toujours il s'était heurté à l'inertie de l'administration militaire.

Le Dr Depage fut assisté à La Panne par sa femme. Plus tard celle-ci partit en Amérique pour y recueillir des fonds pour la Croix-Rouge. Ayant recueilli près de 100,000 dollars, une amie lui proposa de retourner ensemble en Europe. Madame Depage lui donna cette réponse sublime : « Je serais ravie de revoir mon mari et mes enfants, mais je veux rassembler d'abord 100,000 dollars. »

Le 1 mai 1915 elle s'embarqua sur le « Lusitania » dont on connaît le sort affreux. Après une première explosion, elle ne voulait descendre dans les canots de sauvetage avant d'avoir terminé le pansement d'un marin blessé. Elle périt.

Son corps retrouvé sur les côtes d'Irlande, fut ramené en France et enterré en Belgique non occupée, à La Panne.

L'Océan et les alentours devinrent un quartier spécial, où partout flottait et brillait la croix-rouge : sur les drapeaux, sur les toits, les fenêtres, les portes, les murs, sur les autos qui allaient et venaient sans cesse.

Jacques Pirenne décrit en ces termes une de ces salles :

— Chambre d'hôtel aux boiseries laquées, aux murs tendus de papier peint où des corbeilles chargées de fleurs voisinent avec de mièvres guirlandes enrubannées.

Dans cette chambrette si fraîche, si claire, où l'on s'attendrait à trouver une élégante toilette encombrée des mille riens nécessaires à la coquette d'une jeune fille, un blessé, la tête enveloppée de pansements, repose sur un lit.

Une infirmière, dont la chevelure se couvre d'une coiffe blanche, veille au chevet du soldat.

Voilà des mois qu'il fut apporté ici, affreusement mutilé. C'est un Français. Il faisait son temps de premières lignes à Nieuport, à quelques dizaines de mètres des positions allemandes, lorsqu'un combat à la grenade

s'engagea. Sans se soucier du danger, il avait voulu relancer une grenade tombée non éclatée sur le parapet de la tranchée, mais comme il la brandissait d'un geste large, elle éclata. Il s'effondra dans une mare de sang. On le releva, les yeux brûlés, la mâchoire fracassée, le haut du corps sanglant.

Quand on le descendit de l'automobile de la Croix-Rouge qui l'amenait à La Panne, on désespérait de le sauver. Mais des soins inlassables, un dévouement de toutes les minutes, l'ont arraché à la mort. Il ne connaît point son mal et, confiant, il en attend la guérison.

Un pansement recouvre ses pauvres yeux éteints qui ne verraient jamais plus, la chair brune et morte tombe par plaques. Comme un enfant on le nourrit de lait... mais il est heureux, il parle, il espère et il confie ses espérances à l'infirmière qui le soigne depuis des mois, toute à son œuvre de charité.

Voir ! voir ! il ne pense qu'à cela, il en parle toujours, il s'informa de l'état de ses yeux, il ne sait pas qu'il est aveugle.

Et la jeune femme, d'une voix qu'elle parvient à conserver calme, réconfortante et douce, l'encourage et le ranime, mais de grosses larmes de pitié tombent de ses paupières.

\* \* \*

De quelles horribles souffrances furent témoins les parois des salles de l'Océan ! Et combien, de ceux qui y entraient, se posaient l'angoissante question : y guérirai-je ?

\* \* \*

Cet extrait nous prouve la pressante nécessité d'avoir un hôpital près de la zone du front. Les blessés furent amenés des postes de secours. Et dans ceux-ci, quelles souffrances ! L'aumônier militaire, le Dr E. Elebaers nous en donne une description frappante :

« Le soir (c'était près de Dixmude), le spectacle devint diabolique. Il faut avoir vécu ces horreurs pour s'en rendre compte : c'était une véritable vision du jugement dernier.

Il faisait nuit noire. Une patrouille devait passer l'Yser. Quelle en serait l'issue?... Un soldat, haletant, s'engouffrer dans mon abri : « Aumônier... vite... un mourant, dans la « caserne » ! »

La « caserne » était une grande position de couverture, en première ligne. En deux minutes, par la tranchée, on pouvait y arriver en temps normal ; mais l'obscurité m'empêche d'y voir et la tranchée est démolie. Comment vais-je en sortir ?

» Josse, dis-je à mon ordonnance, vous devez m'accompagner, mon garçon, sinon je n'y arriverai jamais. »

Quelle odyssee ! Tenant mon guide par la main, je me traîne à travers l'eau et la boue d'un trou d'obus dans l'autre. « Couchez », me chuchote Josse. Une fusée allemande monte haut dans le ciel, nous inondant d'une clarté blanchâtre, pendant que des mitrailleuses crachent leurs balles qui passent en sifflant au-dessus de nos têtes. Nous sommes accroupis sur le bord d'un grand trou ; un peu en avant de nous, un autre soldat se trouve jusqu'aux genoux dans l'eau. Et puis de nouveau en avant, malgré la nuit noire !

Aidés des mains et des pieds nous sommes arrivés... Entrons dans la « caserne ».

A droite un groupe de soldats du bataillon de première ligne. Ils causent entr'eux. A gauche le docteur, courbé sur le blessé.

« Aumônier, pas un instant à perdre ! »

Les yeux déjà à moitié éteints du mourant me regardent. Un brancardier-séminariste me dit à l'oreille :

« Il a déjà prié avec moi. »

Je l'encourage, lui parle de soumission à la volonté de Dieu, et lui administre les derniers sacrements, ce qui semble le calmer un peu.

Deux infirmiers transportent le brancard.

Au-delà de l'Yser on perçoit des coups secs et durs : un combat de grenades. Notre patrouille aura rencontré les Allemands.

Et, tout à coup, tous les canons font feu : c'est le feu de



La Reine et la princesse Marie-José.

barrage. Obus, bombes, grenades, shrapnells montent au-dessus de la tranchée.

Dans le lointain une flamme indique l'emplacement de notre artillerie ; des reflets rouges, plus près, où les shrapnells ennemis éclatent par centaines, par milliers ; c'est un roulement continu où il n'y a pas moyen de distinguer quoique ce soit ; tout tonne et tremble... c'est à devenir fou !

Un nouveau blessé s'engouffre dans le poste. Il a une figure de l'Enfer de Dante. La face noire de boue, striée de lignes rouges, autour de la tête un bandage, des regards remplis de rage folle, un bras fracturé soutenu d'une main ensanglantée, tous ses effets déchirés et couverts de terre boueuse. Épuisé il se laisse tomber dans un coin sur une caisse de cartouches.

« Je suis vengé... j'ai tué, tué... oh, mon lieutenant, mon lieutenant... ils l'ont... »

« Du calme, mon garçon » lui conseille le docteur.

Et à la lueur vacillante d'une bougie nous pansons sa blessure.

Un juron, un bond farouche : c'est encore un blessé, et puis un autre, et encore... Effrayant. Encore et toujours du sang.

Sur une civière un homme est tranquillement étendu, la jambe perforée, perdant beaucoup de sang. Le docteur s'empresse autour de lui. Les brancardiers coupent ses vêtements ; de leurs ciseaux dégouline le sang, leurs mains sont couvertes de boue et de sang. Lentement avec des mouvements réglés, le jeune docteur soigne l'horrible blessure donnant des ordres brefs : « par ici... un grand pansement... les ciseaux ! »

Les brancardiers assistent, les blessés crient et se lamentent, et pendant ce temps les explosions se succèdent faisant trembler tout autour de nous.

Assis sur une caisse vide, les pieds dans le sang de nos hommes, en main une bougie, je regarde ce spectacle inhumain.

« Maman, maman... » gémit à mes côtés le blessé dont j'aide à soutenir le bras fracturé. C'est la réaction qui se produit. Après la brutalité du combat, le mal torturant de sa blessure vient calmer ses nerfs surexcités et réveiller en lui le sentiment de la réalité humaine : ses yeux laissent échapper des larmes d'enfant ; sa voix, geint comme celle d'un malade, cette exclamation impuissante : « Maman » !

Oh ! ce cri à l'adresse de la mère. Si doux jadis, si

inoperant à cette heure, dans cette brutale destruction des fruits les plus beaux du sein de la femme.

A un moment donné j'ai fermé les yeux, ne voulant plus rien voir ; je n'entendis plus rien si ce n'est une malédiction à l'adresse des responsables de toutes ces choses, malédiction qui fit trembler mon cerveau anéanti de stupeur, au sujet de laquelle maintenant encore mon cœur saigne et prie : « Délivrez-nous seigneur, de toutes ces horreurs... »

Des postes de secours les blessés furent évacués en auto à La Panne. Les brancardiers avaient une tâche rude et pénible. Combien de braves soldats n'ont pas succombé à cette plage jadis lieu de plaisirs et de luxe ! Les cimetières en sont témoins.

L'hôpital anglais, qui envoyait des infirmières jusque sur les champs de bataille, était installé d'abord au Collège de Furnes, à cause des bombardements il fut déplacé plus tard à Hoogstaede.

Un troisième hôpital fut créé à Cabour. C'est le nom du propriétaire qu'on donnait à son château situé dans les dunes belges d'Adinkerque près de la frontière française.

Ce parc splendide était en temps de paix un oasis délicieux dans le désert. Ici aussi on érigea des pavillons supplémentaires et Cabour devint un lieu de souffrances, ainsi que de grand dévouement, de charité et de sacrifices.

A Duinhoek, près La Panne, on organisa une infirmerie. Journallement des trains sanitaires partaient de Calais vers les séjours de convalescence en Bretagne, en Normandie, et dans le Midi comme nous l'avons vu plus haut.

L'Angleterre aussi nous avait aidé dès les premiers jours et là aussi séjournaient de nombreux blessés, choyés et dorlotés dans les lieux de convalescence.

Constamment la Reine venait visiter les hôpitaux... Le P. Hilarion raconte d'une façon fort spirituelle une de ces visites à Cabour :

« La Reine va venir ! »

C'était la première fois que cette nouvelle circula dans notre hôpital. Tous les hommes de corvée furent mobilisés. Les passerelles furent lavées, et là où depuis nombre de semaines des vides bayaient — où maint talon Louis XV resta accroché — des lattes furent hâtivement clouées.

Le vent de la mer, fidèle à son instinct indomptable, avait creusé de petits fossés ou formé de petites dunes entre les baraquements ; ses méfaits furent effacés au



Le Roi Albert et le Roi d'Angleterre.



Le Roi Albert parlant au général Mangin.

moyen de pelles et de râteliers. Les bacs à ordures furent vidés derrière les salles, le terrain environnant couvert de cendres et de chaux vive. Dans les lazarets ce fut un époussetage et un nettoyage d'importance ; des infirmières, croyant ne pas être prêtes à temps, s'abaissèrent jusqu'à s'armer d'un balai.

Les malades même devinrent nerveux. Ils s'efforcèrent bien de conserver une apparence calme, nos braves jass ; ils prétendirent bien « que cela leur était fort égal que la Reine vint ou non » — et que ce ne serait pas la Reine qui empêcherait qu'ils fussent retourner au front » : ils me suscitèrent d'incessants tracassés. L'un demandait des draps propres, l'aviateur exigeait un pyjama frais ; trois fois je dus aller à la recherche du coiffeur, qui selon sa peu louable habitude était introuvable. En fin de compte miroirs et rasoirs sortirent de partout en maugréant, et ils commencèrent, agités, mais quand même méticuleusement, à faire toilette.

« Madame la Reine est à la salle XV ! »

La crainte que les « contagieux » auraient été laissés de côté avait paru sans fondement. Le docteur, en toute hâte, vint nous avertir officiellement. Il exprima sa satisfaction au sujet de notre salle — sa salle. Les lits très blancs, les tables de nuit garnies de fleurs, les malades assis le dos contre l'oreiller, les ongles bien nettoyés et les mains propres, des têtes « civilisées ». Fébrilement Madame fit les cent pas. Par trois fois je l'avais tranquillisée concernant le pli parfait de son voile, le classique des révérences qu'elle essayait par anticipation. Pour ne pas être « dans la foule », j'avais modestement pris place dans un coin. Je n'étais pas du tout à mon aise. Un ami trop zélé, avait, à mon arrivée en Angleterre,

envoyé aux souverains une copie caligraphiée avec portrait de l'auteur du « België's Kruisweg » et de « l'Attente ». Le secrétaire de la Cour, y avait répondu par un mot très courtois, mais banal. « Figure-toi un peu, me disai-je en tremblant, que la Reine te reconnaisse ! »

Bruit de pas sur le plancher. « Une chambre d'isolement pour diphtérie » fit la basse du colonel. Notre docteur, entré le premier, me lança, avec un geste autoritaire : « A la cuisine, vous ».

Adieu, vache, cochon, couvée ! Et avec ma barbe pointue, mes lunettes étincelantes, mon tablier luisant, je me vis repousser de ma propre position.

Je m'étais proposé d'écrire à la maison une lettre intéressante au sujet de cette visite royale et pour cela je laissai la porte de la cuisine entrebâillée ; mais je ne puis distinguer que les pieds de deux lits et le dos.

Ma patronne, évidemment, était sous forte tension. Dans les dunes elle était allée cueillir un bouquet de végétaux anonymes qui, à la rigueur pouvaient faire fonction de fleurs. De son propre salon elle avait pris nappes et serviettes pour en garnir les tables maculées. Elle m'avait fait nettoyer les carreaux avec de l'éther et de l'ammoniaque. Sur le bain, où on avait caché le fatras le plus hétéroclite, elle avait jeté sa propre courte-pointe à fleurs.

Avec tout ce remue-ménage elle avait presque oublié sa toilette. Pendant que je ferai le guet pour annoncer à temps la visiteuse royale elle s'était enfermée dans la pharmacie pour manipuler la houppette à poudre de riz et échanger son écharpe de coton contre une en soie.